

Nikola R. Bjelić¹
Université de Niš
Faculté de philosophie²
Département de langue et littérature françaises
<https://orcid.org/0000-0002-3519-0866>

L'IMAGE DE LA SERBIE DANS *L'USAGE DU MONDE* DE NICOLAS BOUVIER

Dans son célèbre récit de voyage *L'Usage du monde*, publié pour la première fois chez Droz à Genève en 1963, dix ans après l'aventure vécue, Nicolas Bouvier nous livre, entre autres, ses souvenirs de la Serbie et des Balkans. Le voyage que Bouvier entreprend en compagnie de son ami Thierry Vernet commence en juin 1953 et finit en décembre 1954 ; il les conduit de Genève à la Passe de Khyber, située à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan. Mais, en réalité, le voyage commence à Travnik, qui se trouve aujourd'hui en Bosnie-Herzégovine et appartenait alors à la Yougoslavie. L'avant-propos et le premier chapitre de ce récit viatique sont consacrés aux différentes étapes dans les Balkans, plus précisément en Serbie, en Macédoine, en Grèce et en Turquie. En Serbie, les deux voyageurs ont visité Belgrade, Bačka (partie de la Voïvodine), Kragujevac, avant de rejoindre la Macédoine via Niš et Priština.

Le but de notre article est d'essayer de montrer comment l'écrivain a ravivé la mémoire dans son récit et reconstruit son voyage à bord d'une minuscule Fiat 500 Topolino. En utilisant la méthode comparative et imagologique, nous analyserons l'image de la Serbie de l'après-guerre qu'il dépeint dans son livre. Nous porterons une attention particulière à sa présentation du temps, des lieux, de la musique, des mœurs et surtout des gens que Nicolas Bouvier a rencontrés.

Mots-clés : Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Serbie, image, voyage, récit de voyage, écriture, musique, gens

Introduction

L'Usage du monde de Nicolas Bouvier représente aujourd'hui le livre phare de la littérature viatique francophone, et pas seulement francophone. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Il a fallu que s'écoulent une quarantaine d'années après le voyage décrit et une trentaine d'années après la première publication de l'ouvrage pour que ce dernier prenne la place qui est aujourd'hui la sienne dans la littérature.

Nicolas Bouvier – écrivain, photographe et voyageur – naît le 3 mars 1929 en Suisse d'un père bibliothécaire et universitaire, Auguste Bouvier, docteur ès lettres, qui fut

1 nikola.bjelic@filfak.ni.ac.rs

2 Cet article est rédigé dans le cadre du projet scientifique international *Les langues, les littératures et les cultures françaises et slaves en contact et en divergence*, N° 1001-13-01, approuvé par la Faculté de Philosophie de l'Université de Niš et soutenu par l'Agence universitaire de la Francophonie et l'Ambassade de France en Serbie.

directeur de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. Son grand-père maternel, Pierre Maurice, musicien et compositeur suisse, fut l'ami d'études de Jules Massenet et de Gabriel Fauré. Très jeune, Nicolas Bouvier vit entouré par l'art, les livres et la musique. Il passe son enfance en lisant, surtout des récits de voyage et des atlas géographiques, ce qui lui donne l'envie d'aller « loin de ce monde » (Baudelaire), d'aller voir d'autres pays, c'est-à-dire d'aller ailleurs pour découvrir Autrui. À dix-sept ans, encouragé par son père, il entreprend son premier voyage, pour visiter la France, plus précisément la Bourgogne. Après l'école privée religieuse et le célèbre Collège de Genève (aujourd'hui Collège Calvin), il s'inscrit à l'université de Genève, et s'intéresse à l'histoire médiévale, au sanskrit et au droit. Pendant ses études, il voyage en Finlande (1948), puis dans le Sahara algérien (1950), et écrit des reportages pour les journaux et quotidiens genevois. Son périple de Venise à Istanbul (1951), réalisé en compagnie de ses amis Thierry Vernet et Jacques Choisy, représente le germe de la future aventure qui sera relatée dans *L'Usage du monde*.

À la fin de sa vie (il meurt le 17 février 1998 à Genève), Nicolas Bouvier aura visité la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie, le Proche et le Moyen-Orient, Ceylan, la Chine et le Japon. De tous ses voyages il laisse des récits dont les plus connus sont : *L'Usage du monde* (1963), *Chronique japonaise* (1975), *Le Poisson-scorpion* (1982), *Journal d'Aran et d'autres lieux* (1990), *Les Chemins du Halla-San* (1994) et *Routes et déroutés – entretiens avec Irène Liechtenstein-Fall* (1997).

L'Usage du monde, histoire de la publication du livre

Comme le note Jérôme Dupuis dans son texte « Comment *L'Usage du monde* est devenu un livre culte » (2004), la publication de l'ouvrage a rencontré de nombreuses difficultés. En 1961, huit ans après le voyage, le prestigieux éditeur parisien Arthaud est prêt à publier le livre illustré par les dessins de Vernet à condition que l'auteur en retire cent pages, ce que Bouvier refuse de faire. Après Arthaud, c'est Gallimard qui écarte à son tour le manuscrit. Dupuis souligne que « le comité de lecture est (alors) séduit par le texte, mais l'éditeur de Proust et de Gide n'est pas enchanté par les dessins » car Gallimard « n'a pas pour habitude de publier des ouvrages illustrés sous sa célèbre couverture blanche » (DUPUIS 2004). Bouvier n'accepte pas de supprimer les dessins de son ami et le livre ne sera pas publié chez Gallimard.

Ce récit de voyage de 400 pages illustrées de 48 dessins à l'encre de Chine par Thierry Vernet se démarquait des publications habituelles, et ni Flammarion, ni Denoël, ni Buchet-Chastel ne l'accueillirent dans leur catalogue. Michel Le Bris, créateur du festival « Étonnants Voyageurs » à Saint-Malo et infatigable éditeur de littérature de voyage, explique cette situation : « Par sa forme, par son propos, ce chef-d'œuvre arrivait trop tôt : à une époque où l'on ne jurait que par le marxisme et le structuralisme, il avait le tort de s'attacher à de petits instants d'éternité, à de subtils portraits » (DUPUIS 2004). Au début de 1963, Éliane Bouvier, l'épouse de Nicolas, dépose le manuscrit pour concourir au Prix des écrivains genevois, présidé par Jean Starobinski. Le prix de 3000 francs suisses lui est attribué mais à la condition que son auteur trouve un éditeur. C'est grâce à son ami du Collège de Genève, Alain Dufour, qui a racheté, quinze jours auparavant, les éditions genevoises Droz que le livre est finalement tiré à 2000 exemplaires, à compte d'auteur.

L'Usage du monde se vend bien et c'est un succès en Suisse. En revanche, en France, personne n'en parle. L'année suivante, l'éditeur Julliard à Paris en imprime 3500 exemplaires, mais ils ne seront jamais distribués parce que Julliard a été racheté par une autre maison d'édition, spécialisée dans le domaine du roman policier. « Même une réédition chez Maspero-La Découverte, en 1985, ne parvient pas à sortir le livre de l'anonymat » (Dupuis 2004). Mais les amateurs de récits de voyages connaissent bien le nom de Bouvier. Michel Le Bris en témoigne :

J'avais découvert *L'Usage du monde* complètement par hasard, avant Mai 68, sur les quais et j'étais instantanément tombé sous le charme. Comme beaucoup de lecteurs, j'ai été séduit par la limpidité du style, l'acuité du regard, cette façon de se laisser traverser par le poème du monde. Je m'étais juré que si je devenais éditeur un jour, je le publierai. Et quand j'ai créé la collection Voyageurs chez Payot, à la fin des années 80, j'ai tenu parole. (DUPUIS 2004)

Le succès de l'édition Payot, sortie en 1992, est énorme. Payot a vendu 128.900 exemplaires de *L'Usage du monde* en douze ans, c'est-à-dire entre 15.000 et 20.000 exemplaires par an. Il aura donc fallu trente ans pour que *L'Usage du monde* passe les frontières.

En 2004, cinquante ans après le voyage et quarante ans après la première publication, mais aussi six ans après la mort de l'auteur, Gallimard, qui a refusé le manuscrit en 1964, publie *Les œuvres* de Nicolas Bouvier dans la collection Quarto, après Cha-teaubriand, Cioran et Hemingway. C'est ainsi que le livre entre enfin au canon littéraire et devient le livre culte, car « [l']art de Bouvier est de nous faire rêver (en métaphysiciens mal armés) à ce qu'on appelle (banalement) la vie » (CHAUDIER 2017).

Le voyage et l'écriture

Dans *L'Usage du monde* Bouvier raconte le voyage qu'il a réalisé avec son ami peintre Thierry Vernet. Le voyage commence en juin 1953 et dure un an et six mois, jusqu'à décembre 1954. En petite Fiat 500 Topolino, voiture minuscule, les deux amis vont de Genève jusqu'à Kaboul, en traversant la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan. À Kaboul, ils se séparent et c'est là que se termine l'histoire racontée dans le livre. Bouvier continue son voyage seul jusqu'à la Passe de Khyber, qui se trouve entre le Pakistan et l'Afghanistan, puis il poursuit vers la Chine et le Japon, qu'il décrira dans d'autres livres, *Le Poisson-scorpion* et *Chronique japonaise*, publiés plus tard.

L'Usage du monde est composé de 13 parties (chapitres) précédés d'un avant-propos et de 48 dessins-illustrations de Thierry Vernet. Dans son avant-propos, Bouvier explique que son désir de voyager vient de la lecture, des livres :

C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat-ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là. Songez à des régions comme le Banat, la Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui y résonnent, aux regards qu'on y croise, aux idées qui vous y attendent... Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. (BOUVIER 2008 : 12)

En écrivant sur ce désir né de l'enfance, Bouvier dit qu'« [u]n voyage se passe de motifs » et conclut qu'« [o]n croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait » (BOUVIER 2008 : 12). Ce sont les mots-clés qui expliquent que le désir vient de l'intérieur, de l'intime, du profond de son être. Le voyage, c'est quelque chose qui construit l'homme, qui l'éduque, qui le fait. Il représente une initiation. Voyager vient du désir profond de l'homme de changer de lieu, « de découvrir, d'apprendre, de connaître l'Autre, de se documenter », éléments qui « constituent le soubassement essentiel de tout périple à l'étranger. Mais aller à la découverte de l'inconnu c'est aussi voyager à l'intérieur de soi-même » (BENACHOUR 2008 : 207). C'est ainsi que « ce long périple dans l'espace et le temps représente une découverte du monde, une découverte d'autrui et une auto-découverte » (VAZ 2020). Selon Bouvier, le voyage n'est pas tant une question de liberté, comme on le croit souvent, mais plutôt une occasion « de s'ébrouer » qui « fait plutôt éprouver une réduction ; privé de son cadre habituel, dépouillé de ses habitudes comme d'un volumineux emballage, le voyageur se trouve ramené à de plus humbles proportions » et devient « plus ouvert à l'intuition, au coup de foudre » (BOUVIER 2008 : 80). Le voyage se concentre uniquement sur l'essence, c'est pourquoi sa vertu « est de purger la vie avant de la garnir » (BOUVIER 2008 : 30).

De ce même désir de voyager vient le désir d'écrire. Écrire, c'est préserver les souvenirs. Écrire, c'est témoigner de son propre changement, témoigner de la rencontre avec l'Autre. Écrire, c'est créer la possibilité du retour à l'aide de la mémoire, car « c'est dans les carnets de retour et par l'écriture que le voyage s'accomplit réellement » (PIGUET 2018). Voyage et littérature constituent « un couple harmonieux » (BENACHOUR 2008 : 207). Pour Bouvier, comme pour Michel Butor, « voyager, au moins voyager d'une certaine façon, c'est écrire (et d'abord parce que c'est lire), et [é]crire c'est voyager » (BUTOR 1972 : 4). David Le Breton dit que « l'écriture de Nicolas Bouvier est sous le plein vent de ses géographies intimes, elle est éminemment sensible et sensuelle » (LE BRETON 2009 : 652). C'est ce qui le distingue de tous les auteurs de récits de voyage qui le précédaient.

La Serbie dans le livre

Le voyage des deux artistes les conduit de Genève vers l'Est, vers l'Orient, en direction du lever du soleil. Mais il ne s'agit pas de l'Orient des romantiques, celui de Nerval, Lamartine ou Flaubert. Pour Bouvier, voyager vers l'Orient « c'est voyager vers les pays qui ont vu l'éveil des civilisations et des croyances, vers cet Orient fondateur qui a toujours représenté, et représente encore, le mystère, le merveilleux, le raffinement, une certaine ascèse [...], c'est voyager vers une idée, un concept, un paradigme » (VAZ 2020).

Le livre commence en Yougoslavie, à Zagreb et à Travnik, « une petite ville dans un cirque de montagnes, au cœur du pays bosniaque » (BOUVIER 2008 : 12), une ville importante de la Bosnie-Herzégovine, où, à l'époque ottomane, résidaient les consuls français (ceux qui ont lu le roman célèbre d'Ivo Andrić, *La Chronique de Travnik*, le savent bien³). Au début du récit Bouvier écrit :

3 Il existe deux traductions de ce roman d'Ivo Andrić en français. La première est celle de Michel Glouchevitch, publiée aux éditions Club bibliophile de France en 1956 et aux éditions Plon en 1962. La traduction de Pascale Delpeche est publiée en 1995 aux éditions Belfond et en 2005 aux éditions Le Serpent

J'avais quitté Genève depuis trois jours et cheminai à toute petite allure quand, à Zagreb, poste restante, je trouvai cette lettre de Thierry [...] (BOUVIER 2008 : 9)

Dans cet incipit, Bouvier reproduit la lettre que son ami Vernet lui a envoyée de Travnik et dans laquelle il décrit l'une de ses journées et donne une toute première image des Balkans :

« Ce soir, été boire un coup sous les acacias pour écouter les Tziganes qui se surpassaient. Sur le chemin du retour, j'ai acheté une grosse pâte d'amande, rose et huileuse. L'Orient quoi ! » (BOUVIER 2008 : 12)

Pourtant, les deux amis vont voyager vers l'Est, attirés par ce mysticisme oriental décrit dans les livres des voyageurs romantiques. Mais le vrai voyage commence à Belgrade, capitale de la Yougoslavie et de la Serbie. Pourquoi Belgrade ? Thierry Vernet a été invité par l'Association des peintres serbes à exposer à Belgrade. Mais ce n'était qu'un point de départ. Il faut dire que la Yougoslavie était très intéressante pour le monde occidental à cette époque, peu après la Seconde Guerre mondiale. Nous sommes, en effet, en 1953. L'écrivain se retrouve « dans un monde qui se réveille à peine de la *tabula rasa* de la guerre – mais où la destruction, les ruines, les génocides, sont quasiment passés sous silence par le voyageur » (DUPUIS 2018). David Le Breton explique que Bouvier « raconte une traversée de la Yougoslavie communiste des années cinquante » (LE BRETON 2009 : 652). Cependant, ils ont séjourné en Yougoslavie cinq ans après la résolution du Kominform de 1948, c'est-à-dire cinq ans après que Tito a dit son célèbre *non* historique à Staline. Après cette rupture entre l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques et la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie, le communisme yougoslave a pris une direction différente et s'est transformé en une idéologie plus libérale, connue sous le nom de socialisme autogestionnaire : une troisième voie entre le capitalisme des États-Unis et le communisme de l'Union soviétique⁴. C'est peut-être la raison pour laquelle les deux voyageurs ont choisi la Yougoslavie comme point de départ vers l'Est : parce que c'était le seul pays derrière le Rideau de fer où l'on pouvait entrer librement.

La première partie du récit est entièrement consacrée aux Balkans. Dans ce chapitre, Bouvier décrit leur séjour en Serbie, leur vie à Belgrade, la visite du village de Bogojevo⁵ dans la Bačka⁶ en Voïvodine, leur passage par la Šumadija⁷, et Kragujevac⁸, puis le sud-est de la Serbie et Niš, leur séjour à Prilep, en Macédoine, jusqu'à leur passage en Turquie, où le chapitre s'achève.

Ce n'est pas un hasard si Bouvier intitule ce chapitre « Une odeur de melon », car les odeurs sont l'une des premières traces marquantes qui se gravent dans l'esprit des voyageurs. Mais l'odeur de melon n'est pas la seule qu'il ressent, il y en a bien d'autres : « Une odeur de térébenthine et de poussière » (BOUVIER 2008 : 15), une « odeur tonique

à Plumes.

4 Pour plus d'informations sur ce conflit consulter l'article « Le conflit entre le Kominform et la Yougoslavie » (CANAPA 1972).

5 Bogoiévo, selon la graphie de Bouvier.

6 Batchka.

7 Chumadia.

8 Kraguiévač.

de café turc » (BOUVIER 2008 : 26), une « odeur des pastèques » au grand marché (BOUVIER 2008 : 37), des « odeurs d'huile lourde et de savon noir, odeurs de choux, odeurs de merde » (BOUVIER 2008 : 51). Cependant, l'agréable odeur de melon reste la plus forte, car elle est associée au sentiment de bonheur que Bouvier ressent lors de son séjour à Belgrade et en Serbie, au temps de jouissance où il n'avait ni le temps ni l'envie d'écrire, comme en témoignent les célèbres derniers mots du passage consacré à ce séjour à Belgrade (BOUVIER 2008 : 51–52).

Une des images les plus typiques que Bouvier donne de la Serbie est l'image où il parle du peuple et de sa générosité :

Il y a en Serbie des trésors de générosité personnelle, et malgré tout ce qui y manque encore, il y fait chaud. La France peut bien être – comme les Serbes se plaisaient à nous le répéter – le cerveau de l'Europe, mais les Balkans en sont le cœur, dont on ne se servira jamais trop. (BOUVIER 2008 : 25)

En parlant de cette générosité des Serbes, Bouvier souligne qu'ils « sont non seulement d'une générosité merveilleuse, mais ils ont encore conservé le sens antique du banquet : une réjouissance doublée d'un exorcisme. » (BOUVIER 2008 : 54). C'est un peuple qui organise des banquets et se réjouit quand la vie est légère, mais également quand elle est lourde.

Ce qui distingue Bouvier des autres écrivains voyageurs, c'est sa façon de décrire les gens, les lieux, les situations et les événements. Son voyage n'a pas de prétention touristique, scientifique ou ethnographique, ce n'est pas non plus une quête spirituelle. Rachel Bouvet écrit que le voyage de Bouvier « met en jeu une pratique beaucoup plus complexe, qui tente de rendre compte au mieux de l'altérité, de l'espace vécu et traversé, de l'étendue et de l'intensité de l'expérience » (BOUVET 2017). Il ne décrit jamais le centre, mais toujours la périphérie, les marginaux, les gens ordinaires. Il n'écrit pas sur lui-même, mais décrit le monde qui l'entoure. « Au lieu de se placer au centre du tableau comme le faisaient les voyageurs des siècles passés, Bouvier considère plutôt l'écriture du voyage comme un exercice de disparition » (BOUVET 2017). Il s'arrête sur « des objets inconnus, des paysages exceptionnels, des langues jamais entendues jusque-là, des peuples dont les us et coutumes sont perçus depuis un point de vue extérieur » (BOUVET 2017).

En Serbie, il décrit d'abord Belgrade. Il s'agit de la Belgrade de l'après-guerre, une ville ruinée qui se reconstruit lentement, mais aussi qui se construit et s'agrandit parce qu'elle est la capitale d'un nouvel État qui veut montrer son progrès au monde. C'est une ville « nourrie d'une magie rustique » qui pourtant « n'a rien du village » bien qu'« un influx campagnard la traverse et lui donne du mystère » (Bouvier 2008 : 27). Bouvier et Vernet ne sont pas de touristes pressés, leur voyage est marqué par la lenteur. Ils séjournent et travaillent là où ils arrivent, « [c]'est pourquoi les déplacements en voiture alternent avec les séjours plus ou moins longs en un lieu précis, où les voyageurs se prêtent volontiers à la déambulation » (BOUVET 2017) et où ils se mettent en relation avec les gens. Ils s'intéressent aux autres, à l'altérité humaine qui est « l'un des éléments clés du récit » (BOUVET 2017) ; pour Bouvier, elle constitue « une véritable tentation, à la fois *moteur* et *matière* du voyage » (MOUSSA 2004).

La musique retient également l'attention de Bouvier ; pour lui, un « voyage est aussi une découverte musicale ». C'est pourquoi il « s'intéresse beaucoup au folklore, à la

musique et aux chants des peuples qu'il découvre, surtout en Serbie, en Macédoine, et en Iran » (VAZ 2020). La musique est un élément constitutif de cette altérité culturelle, car celle-ci « se manifeste notamment par le biais de la musique » (BOUVET 2017). Bouvet souligne que Bouvier et Vernet « transportent avec eux du matériel d'enregistrement et [...] ils essaient de capter des chants et mélodies du folklore traditionnel quand cela est possible, ce qui donne lieu à de nombreuses scènes colorées, en Yougoslavie notamment » (BOUVET 2017).

À ce propos, Bouvier décrit avec précision sa visite du village de Bogojevo, non loin de Sombor, à Bačka, « la plaine à chevaux, l'horizon de pâtures vertes percé çà et là par un noyer solitaire ou l'antenne d'un puits à balancier ». La région « de langue hongroise » où les femmes « sont belles et portent le dimanche un costume d'une opulence mélancolique » et où « les hommes, petits, bavards, obligeants, fument de minces pipes à couvercle et vont encore à la messe en souliers à boucles d'argent » a ensorcelé les deux amis en un après-midi (BOUVIER 2008 : 40). En décrivant cette partie de la Voïvodine, notre auteur parle longuement de la musique des Tziganes de ce petit village, pleine de mélancolie et de beauté, et conclut qu'il y retournera « [u]n jour, [...] à cheval sur un balai, s'il le faut » (BOUVIER 2008 : 49). Les deux voyageurs enregistrent cette musique qui les accompagnera tout le long de leur voyage en Orient. Piguet note que « [l]a musique acquiert une épaisseur temporelle et se fait instrument de mémoire, renvoyant Bouvier et Vernet tout droit en Yougoslavie. C'est presque un suaire que tisse l'action conjuguée de l'harmonium et du chant » (PIGUET 2017).

Dans son approche de la Serbie, Bouvier décrit les lieux et les gens, mais aussi la situation politique. Il observe les bouleversements provoqués par le changement d'idéologie après la Seconde Guerre mondiale, qui a conduit au fait que « personne à Saïmichte ne parlait du passé », car, à Belgrade, les gens réduisaient le passé au silence, même s'il y avait « une glorieuse histoire serbe, des chroniques croates ou monténégrines, des gestes macédoniennes » (BOUVIER 2008 : 34). La nouvelle idéologie a également favorisé une nouvelle histoire officielle qui a commencé avec les conquêtes nazies et avec les héros et martyrs partisans qui ont apporté la liberté aux peuples et dont les noms servaient « pour rebaptiser toutes les rues du pays » (BOUVIER 2008 : 34). Bouvier constate que durant cette période « [l]es vingt mille morts du bombardement de Belgrade, les maquis, la montée titiste, la guerre civile, la révolution, la brouille avec le Kominform et l'élaboration d'une doctrine nationale s'étaient succédé en moins de huit ans » (BOUVIER 2008 : 34). En décrivant la situation actuelle dans ce pays, Bouvier donne une réflexion sur les mœurs :

Dans un pays qui, comme la Serbie, n'a cessé de se soulever et de se battre, ils disposent déjà d'un large répertoire héroïque – chevaux cabrés, sabres au clair, comitadjis – dans lequel il suffit de puiser. Mais cette fois, c'était plus difficile. Les libérateurs avaient changé de style ; ils étaient à pied, tondu, soucieux, rébarbatifs, et la cuillère de confiture que le sculpteur nous offrait, selon la coutume serbe, lorsqu'on lui rendait visite, suggérait un univers moins martial et plus doux. (BOUVIER 2008 : 19)

À Belgrade, ils séjournent à Staro Sajmište⁹ (L'Ancienne Foire), qui se situe « [entre la grande arche du pont de la Save et la jonction du Danube » (BOUVIER 2008 : 15), et à Novi Beograd, nouveau quartier de la ville en pleine construction après la Seconde

9 Saïmichte.

Guerre mondiale ; s'élevaient « au-dessus d'une mer de chardons les fondations d'une cité satellite que le gouvernement avait voulu bâtir, malgré les avis de géologues, sur un sol mal drainé », et qui, « au lieu de sortir de terre, persistait à s'y enfoncer » (BOUVIER 2008 : 20). Pendant la guerre, ce lieu était un lieu de souffrance, un lieu d'exécution, car il avait été transformé en camp de concentration :

Pendant quatre ans, juifs, résistants et tziganes y étaient morts par centaines. La paix revenue, la municipalité avait sommairement recrépi ces lugubres « folies » pour les artistes boursiers de l'État. (BOUVIER 2008 : 18)

Mais, dans les années cinquante et soixante, c'est là que se trouvent les ateliers et les appartements des artistes yougoslaves, qui ont invité Vernet à exposer à Belgrade. Parmi eux, Bouvier mentionne « Milovan le critique littéraire, Anastase le céramiste, et Vlada, un peintre paysan » qui étaient leurs hôtes, « [t]oujours prêts à [les] aider, à [leur] servir d'interprètes, à [leur] prêter une machine à écrire, un morceau de miroir, une poignée de gros sel, ou à convier la maisonnée entière, lorsqu'ils avaient vendu une aquarelle ou un article, à un banquet vociférant – vin blanc, poivrons, fromage – suivi d'une sieste collective sur le plancher ensoleillé et nu. » (BOUVIER 2008 : 18). Si hospitaliers, gentils et généreux qu'ils fussent à leur égard, Bouvier ne manque pas de souligner combien ils vivaient chichement, car « les années noires de l'occupation et de la guerre civile leur avaient enseigné le prix de la douceur » (BOUVIER 2008 : 18).

En guise de conclusion

Au côté de Belgrade et Bačka, Bouvier mentionne la région centrale de la Serbie, la Šumadija, et la ville de Kragujevac, qu'il a visitées avec son ami sur la route vers la Macédoine. Pour lui, cette « mer de collines plantées de maïs et de colza » c'est « la Cocagne de Serbie » (BOUVIER 2008 : 52), c'est-à-dire son Arcadie, son paradis terrestre où, « si désolé que soit le paysage, il y a toujours un bouquet de saules sous lequel on peut s'endormir, les mains derrière la nuque » (BOUVIER 2008 : 57). Dans cet épisode, il évoque aussi le *kolo*,

la danse en rond qui fait tourner toute la Yougoslavie, de la Macédoine à la frontière hongroise. Chaque province a son style, il existe des centaines de thèmes et de variantes et il suffit de quitter les grandes routes pour les voir danser partout. Petits *kolo* tristes, improvisés sur les quais de gare, entre les volailles et les paniers d'oignons, pour un fils qui part au régiment. *Kolo* endimanchés sous les noisetiers, abondamment photographiés par la propagande titiste qui prend grand soin de cet art national. (BOUVIER 2008 : 53–54)

La ville de Niš est mentionnée à trois reprises, mais elle ne donne pas lieu à une description détaillée. À la fin du passage consacré à la Serbie, Bouvier parle de nouveau de l'écriture. Les deux voyageurs ont passé à peu près deux mois en Serbie, mais le récit de ce séjour n'est pas long et ne représente que la moitié du premier chapitre. Pour le reste, Bouvier traite de Prilep et de la Macédoine. Néanmoins, la Serbie, et notamment Belgrade, lui laissent une impression profonde. Les lignes célèbres et souvent citées, par lesquelles il conclut sa description de Belgrade avant de partir, en témoignent :

Si je n'étais pas parvenu à y écrire grand-chose, c'est qu'être heureux me prenait tout mon

temps. D'ailleurs, nous ne sommes pas juges du temps perdu. (BOUVIER 2008 : 51–52)

Nicolas Bouvier apprécie tellement d'être à Belgrade et en Serbie qu'il n'a ni le temps ni l'envie d'écrire pendant son séjour, car il goûte au bonheur qui l'envahit. Nous pouvons dire que pour lui la Serbie est synonyme d'une certaine félicité. C'est pourquoi *L'Usage du monde* reste même aujourd'hui l'un des témoignages les plus passionnants et les plus beaux d'un étranger sur la Serbie d'après-guerre.

Références

- BOUVIER 2008 : BOUVIER, Nicolas. *L'Usage du monde*. Paris : Payot & Rivages, 2008.
- BOUVET 2017 : BOUVET, Rachel. « L'art de voyager dans *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier ». *Op. cit., revue des littératures et des arts*, n° 17, 2017. <<https://revues.univ-pau.fr/op-cit/257>> 12.1.2024.
- BUTOR 1972 : BUTOR, Michel. « Le voyage et réécriture ». *Romantisme*, 1972, n°4, « Voyager doit être un travail sérieux » : 4–19. <https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1972_num_2_4_5399>, <<https://doi.org/10.3406/roman.1972.5399>>. 14.1.2024.
- CANAPA 1973 : CANAPA, Marie-Paule. « Le conflit entre le Kominform et la Yougoslavie ». *Revue de l'Est*, vol. 4, no. 2 (1973) : 153–172. <<http://www.jstor.org/stable/45349643>>. 12.1.2024.
- CHAUDIER 2017 : CHAUDIER, Stéphane. « Procédures énumératives : le voyageur face au réel dans *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier ». *Styles, Genres, Auteurs*. 2017/17 : 239–279. <<https://hal.science/hal-01673116>>. 12.1.2024.
- DUPUIS 2004 : DUPUIS, Jérôme. « Comment *L'Usage du monde* est devenu un livre culte ». *lexpress.fr*, 1^{er} juin 2004. <https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=http%3A%2F%2Fwww.lexpress.fr%2Fculture%2Flivre%2Fcomment-italique-l-usage-du-monde-italique-est-devenu-un-livre-culte_809125.html#federation=archive.wikiwix.com&tab=url>. 12.1.2024.
- DUPUIS 2018 : DUPUIS, Sylviane. « Bouvier, écrivain-voyageur ? ou inventeur de littérature ? ». *Fabula / Les colloques*, « Nicolas Bouvier : usage(s) de la littérature ». <<https://www.fabula.org/colloques/document5670.php>>. 12.1.2024.
- LE BRETON 2009 : LE BRETON, David. « Nicolas Bouvier. Un écrivain du voyage ». S.E.R. *Études*, 2009/5, Tome 410, 651–662. <<https://www.cairn.info/revue-etudes-2009-5-page-651.htm>>. 12.1.2024.
- MOUSSA 2004 : MOUSSA, Sarga. « Nicolas Bouvier ou la réinvention du voyage en Orient au XX^e siècle ». *Seuils et Traverses 4*. Ankara Universitesi Basimevi, 2004 : 164–176. <<https://shs.hal.science/halshs-00257255>>. 12.1.2024.
- PIGUET 2017 : PIGUET, Raphaël. « Musique du voyage, musique de l'écriture : Les fondements d'un paradigme dans *L'Usage du monde* ». *Viatica*, 2017/1. <<http://journals.openedition.org/viatica/783>>, <<https://doi.org/10.52497/viatica783>>. 12.1.2024.
- PIGUET 2018 : PIGUET, Raphaël. « Du carnet de route aux carnets de retour. La genèse de *L'Usage du monde* ». *Viatica*, 2018/5. <<http://journals.openedition.org/viatica/894>>, <<https://doi.org/10.52497/viatica894>>. 12.1.2024.
- VAZ 2020 : VAZ, Hugo Manuel. « Nicolas Bouvier, Prométhée voyageur ». *Carnets*, Deuxième série – 19, 2020. <<http://journals.openedition.org/carnets/12072>>, <<https://doi.org/10.4000/>>

carnets.12072>. 12.1.2024.

Никола Р. Белић

СЛИКА СРБИЈЕ У КЊИЗИ УПОТРЕБА СВЕТА НИКОЛЕ БУВИЈЕА*Резиме*

У свом чувеном путопису *Ујошреда светиа*, који је први пут објавила знаменита женевска издавачка кућа Дроз 1963. године, десет година након авантуре коју описује, Никола Бувије приказује, између осталог, своју слику Србије и Балкана. Путовање које је Бувије предузео са својим пријатељем Тијеријем Вернеом, започето јуна 1953. а завршено у децембру 1954, водило их је од Женева до Кибер Паса, који се налази на граници Авганистана и Пакистана. Међутим, у стварности, путовање почиње у Травнику, који се данас налази у Босни и Херцеговини, а која је тада припадала Југославији. Предговор и прво поглавље Бувијеовог путописа посвећени су различитим дестинацијама на Балкану, тачније Србији, Македонији, Грчкој и Турској. У Србији су двојица путника посетили Београд, Бачку (део Војводине), Крагујевац, да би преко Ниша и Приштине стигли у Македонију.

У нашем чланку настојали смо да покажемо како је писац оживео сећање у својој причи и реконструисао њихово путовање малим Фиатом 500 Тополином. Упоредном методом и имаголошким приступом анализирали смо слику послератне Србије коју нам Бувије у својој књизи приказује. Посебну пажњу обратили смо на његово описивање времена, места, музике, обичаја и нарочито људи које је тамо срео.

Кључне речи: Никола Бувије, *Ујошреда светиа*, Србија, слика, путовање, путопис, писање, музика, људи